



HARRY MATHEWS

MA VIE
DANS LA CIA


P.O.L.

Ma vie dans la CIA

DU MÊME AUTEUR

CONVERSIONS, roman traduit par Claude Portail, Gallimard, 1969. Collection « L'Imaginaire », 1989.

SIX POÈMES, traduits par Georges Perec, in *Vingt poètes américains*, Gallimard, 1980.

PLAISIRS SINGULIERS, traduit par Marie Chaix, P.O.L., 1983.

LE VERGER, P.O.L., 1986.

CIGARETTES, roman traduit par Marie Chaix, P.O.L., 1988.

LE NAUFRAGE DU STADE ODRADEK, roman traduit par Georges Perec, P.O.L., 1989 (première édition, Hachette/P.O.L., 1981).

CUISINE DE PAYS, nouvelles traduites par Marie Chaix, Martin Winckler et Jean-Noël Vuarnet, P.O.L., 1991. *La nouvelle intitulée Cuisine de pays a été publiée par les éditions Plein Chant, dans la Bibliothèque Oucupienne* (1990).

20 LIGNES PAR JOUR, traduit par Marie Chaix, P.O.L., 1994.

LE SAVOIR DES ROIS, in La Bibliothèque Oulipienne, vol. 1.

ÉCRITS FRANÇAIS, in La Bibliothèque Oulipienne, vol. 3.

LE JOURNALISTE, roman traduit par Martin Winckler avec le concours de l'auteur, P.O.L., 1997.

LES VERTS CHAMPS DE MOUTARDE DE L'AFGHANISTAN, roman traduit par Georges Perec avec le concours de l'auteur, P.O.L., 1998.

SAINTE CATHERINE, P.O.L., 2000.

Harry Mathews

Ma vie dans la CIA

Une chronique de l'année 1973

*Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par l'auteur*

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2005
ISBN : 2-84682-068-6

www.pol-editeur.fr

pour Marie

L'auteur tient à remercier Marie Chaix
de sa participation à la traduction.

Afin de ne pas les gêner inutilement,
les noms de certaines personnes figurant dans ce récit
ont été changés.

Quant à moi, je le dis sans hésiter et du fond du cœur : si, investi de la plus haute autorité, j'avais quelque chose à écrire, je voudrais le faire de sorte à faire entendre par mes paroles ce que chacun aurait pu concevoir de vrai touchant ces matières, plutôt que de proposer une signification unique assez claire pour exclure toutes les autres, fussent-elles exemptes d'erreurs propres à me choquer.

Saint Augustin, *Les Confessions*,
Livre XII, chapitre 31

I

Qu'elle soit ou non la fille naturelle d'un Orsini était impossible à prouver; mais ces yeux sombres et pétillants, ce teint mat trahissaient le sang italien dans ses veines.

Paris, 1971 : une matinée de printemps, lumineuse, un peu couverte, comme un bandeau de gaze trempé dans du petit lait; et la voilà, rue du Bac, gainée de son chic provincial. Nous passions pas mal de temps dans des villages voisins, à la montagne, à côté de Grenoble. Le mari d'Andrée avait son cabinet d'avocat à Chambéry, à deux heures de route; souvent il y restait sagement pendant toute la semaine.

Que faisait-elle à Paris? Mais non, qu'est-ce que *moi* j'y faisais? Pas mon dernier livre : quoi d'autre?

Une corneille était perchée sur un toit en face, silhouette contre le ciel blanc. Quoi d'autre ? Elle avait un sourire de connivence. Me voyant pâlir : « Harry, c'est sans importance, dit-elle, pour moi en tout cas. » Je secouai la tête : « Alors dis-le. »

Elle me prit par le bras. Tout à fait par hasard, elle avait su que j'étais dans la CIA. Un collègue de son mari qui travaillait avec les services français de contre-espionnage avait vu mon nom sur une liste d'agents américains.

Je savais ce qu'elle allait dire, et je ne supportais pas qu'elle le dise. À quarante et un ans je rêvais toujours qu'on me prenne pour quelqu'un d'ouvert et de bon, de merveilleusement franc (et sans doute de franchement merveilleux). Qu'on me prenne pour une barbouze faisait mal. Pas à cause de la réputation de plus en plus compromise de ce métier, mais parce que c'était tout simplement faux.

J'avais déjà subi quelque chose d'analogue. Beaucoup de Parisiens « savaient » que j'étais gay puisque pendant des années j'avais dîné plusieurs fois par semaine avec mon meilleur ami, qui, *lui*, était gay. C.Q.F.D. Je ne désapprouvais pas l'homosexualité, bien au contraire ; mais s'étant trompés à ce point, comment les gens pourraient-ils me voir pour qui que je fusse ?

Il y avait un autre prétexte à malentendu : mes « rentes ». Elles m'ont fait passer pour un homme très riche, état auquel j'échappais avec plaisir.

(Certains sont allés jusqu'à citer ma richesse comme preuve de mes liens avec la CIA, ce qui était absurde : si l'Agence m'avait donné de l'argent, elle m'aurait fourni un emploi avec.) Lorsque ma grand-mère était morte en 1952, elle m'avait légué soixante-quinze mille dollars net. Pendant plusieurs années, cette somme produisit des revenus qui suffirent à nourrir confortablement notre famille. Par la suite, lorsque je commençai à dilapider le capital, la chance a fait que je me suis bien maintenu. Vers la fin des années soixante je fus grassement payé en travaillant sur deux films en Italie, un coup de pouce considérable. (J'avais aussi hérité de vingt mille dollars à la mort de mon grand-père en 1959; mais ils avaient servi à la publication d'une revue littéraire et à régler les emprunts engagés pour l'achat d'une maison à la montagne et d'un appartement à Paris.) Je menais une vie agréable, et jamais je ne dépensais plus de dix mille dollars par an en frais courants. Cela n'empêchait pas la plupart des gens de supposer que j'étais millionnaire.

Être étiqueté agent de la CIA était la même chose en pire. J'ai vite appris que protester que je n'étais ni agent de la CIA, ni gay, ni très riche était une pure perte de temps. Cela ne faisait qu'entretenir ces probabilités-là. J'étais fou d'en être si perturbé; mais c'était ainsi.

Ce matin-là, rue du Bac, Andrée avait rendu officiel ce que j'avais cru n'être qu'un oui-dire.

C'était en 1967, à un vernissage rive gauche, que pour la première fois à Paris on m'avait qualifié d'agent secret. Un écrivain du nom de Michel Loriod se disputait avec moi. Il a piqué une colère et tout à coup s'est écrié : « Tout le monde sait que tu es dans la CIA. Par définition tes opinions ne valent rien. » Je tombais des nues, je n'avais su quoi répondre.

Loriod avait parlé avec une certitude absolue, comme si lui aussi « savait ». Cela indiquait-il un autre lien avec des services de contre-espionnage ? Plus tard il travailla pour l'État ; mais à ce moment-là il était pauvre ; pourtant, quand les choses allaient vraiment mal, il pouvait compter sur un

stratagème fiable. Il contactait une amie écrivain, belle Égyptienne en rapport comme lui avec le groupe surréaliste ; à son tour elle informait un célèbre artiste surréaliste ; ce dernier faisait cadeau à Loriod d'une toile qu'il pouvait vendre. Cela valait mieux sans doute que de fournir des renseignements sur le monde de l'art. Il était aussi en proie à de violents accès d'indignation morale, ce qui le disqualifiait en tant que colporteur puisqu'il n'était pas assez malin pour faire semblant.

Plus tard, Loriod apparut brièvement dans ma carrière « d'agent de la CIA », pendant les événements de mai 68. Vers le début du mois, Niki, mon ex-femme, m'appela à New York : Paris voguait vers la guerre civile. Elle avait sorti notre fils de treize ans du pays, mais notre fille Laura, âgée de dix-sept ans, restait inébranlable. Je devais venir m'occuper d'elle, tout de suite.

Rien en France ne fonctionnait, y compris les aéroports. J'atterris à Bruxelles, louai une Coccinelle, la chargeai de quatre jerrycans de 10 litres, et arrivai à Paris en fin d'après-midi. De mon appartement rue de Varenne j'entendais des explosions, qui (comme je l'appris plus tard) n'étaient que les grenades de la police dont le vacarme en effet pouvait suggérer la guerre. J'appelai des amis. Par

chance je trouvai Sarah Plimpton chez elle, prête à venir me chercher pour que nous fassions un tour. Ce n'était pas la guerre, seulement un genre de psychodrame civique déchaîné : tant que cela dura, une vraie révolution culturelle, rude sans doute mais grisante.

La semaine précédente une bande d'écrivains qui s'étaient désignés eux-mêmes avait envahi l'Hôtel de Massa dans la rue du Faubourg-Saint-Jacques, une propriété élégante qui hébergeait la respectable Société des Gens de Lettres. Au rez-de-chaussée les nouveaux occupants fondèrent une Union des Écrivains. Je fus vite enrôlé par des amis et devins ainsi (n'en déplaise à Stephen Spender) son premier membre de langue anglaise. On ne faisait pratiquement que parler, mais cela même dut être utile puisque quelque dizaines d'intellectuels enthousiastes s'y employèrent pendant que les étudiants et les ouvriers faisaient bouger les choses.

Nous parlions. Nous discussions de sujets tels que : Comment l'écrivain fonctionne-t-il en tant qu'ouvrier dans une société ouvrière? L'édition commerciale est-elle jamais capable d'être juste? Parfois on se disputait autour des positions à prendre dans la situation actuelle, et c'était à ces moments-là que les discussions s'envenimaient. La grande majorité d'entre nous soutenait le mouvement étudiants-ouvriers; mais il y avait une minorité, petite mais bruyante, qui suivait la ligne du

Parti communiste et restait résolument contre. Cette minorité, qui comprenait le bureau de la revue *Tel Quel* (avec en plus Paule Thévenin, l'ancienne compagne d'Antonin Artaud), était animée par Philippe Sollers, son directeur.

Sollers avait déjà défini son curieux personnage littéraire : un animateur de revue agile ; un critique brillant ; son ardente curiosité érotique à part, d'une provocatrice inconstance dans ses professions de foi ; et aussi jaloux, paranoïaque et obsédé par le désir de pouvoir.

Dans la nuit du 24 mai, la minorité sollersienne quitta l'Union après qu'un vote l'eut isolée. Par la suite, Sollers revint souvent seul pour bavarder avec nous de façon plutôt accommodante. Un soir, avec Maurice Roche, je rejoignis un groupe dans un café voisin. Il y avait entre autres la compagne de Maurice, Violante do Canto, Sollers, Jean Pierre et Marie-Odile Faye. À un moment je dis combien j'aurais voulu mieux maîtriser la langue française ; ainsi j'aurais pu accepter la suggestion généreuse de Clarisse Francillon et m'occuper des archives de l'Union. Sollers regarda Maurice comme pour dire : « Et tu me dis qu'il n'est pas espion ? » (Nous avons eu notre espion, un vrai : Marie-Odile l'avait trouvé en train de téléphoner en cachette, en utilisant des termes tels que « R2m appelle 316 ».) Deux jours plus tard Jean Pierre me raconta que Sollers faisait des petits tours dans le

Achevé d'imprimer en février 2005
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1897
N° d'imprimeur : 05XXXXX
Dépôt légal : mars 2005

Imprimé en France



Harry Mathews
Ma vie dans la CIA

Cette édition électronique du livre
Ma vie dans la CIA de Harry Mathews
a été réalisée le 16 août 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en février 2005 (ISBN : 9782846820684)
Code Sodis : N 44622 - ISBN : 9782818005613